

Le Jour, 1952
24 février 1952

PROPOS DOMINICAUX : "ET LA VERITE NOUS LIBERERA"

*-You say I am repeating
Something I have said before. I shall say it again"*
T. S. ELIOT. (Four quartets)

Parlant vendredi soir « du sacré dans la poésie de T. S. Eliot », vous aussi, Robert Speaight, vous avez « rendu témoignage à la vérité » - « **Et la vérité vous libérera** », dit le texte sacré.

Il est beau, en ce temps sans âme, d'entendre exalter ainsi l'âme et la foi ; et de le dire et de le faire, comme vous le faites Robert Speaight, avec persévérance. De vous avoir entendu jeudi et vendredi, le premier soir pour lire des passages de T.S. Eliot et le second pour repérer le spirituel et le religieux dans son œuvre, nous restons tout ému. Car, malgré l'austérité de l'ensemble et ce qu'il y a d'un peu déconcertant dans le murmure de ce souffle et dans le mystère de cette poésie, il était clair qu'on se trouvait sous l'effet de la grâce et, en un sens, en la présence de Dieu.

Ce chant aux secrètes magies, ce rythme souple, ces images de neige, de désert et de feu, cette aspiration à une ascension incessante, tout cela Robert Speaight vous l'avez rendu dans une combinaison singulière de l'audace, de l'amour et de la pudeur. Un homme exceptionnel comme T. S. Eliot a besoin d'un interprète de cette classe ; d'un interprète comme vous. L'un et l'autre vous êtes venus de l'indifférence et de la détresse de l'âme à la certitude ; et dans l'éclat d'une poésie qui a quelque chose des Psaumes et des Prophètes, vous faites passer sur des auditeurs d'abord saisis un vent d'entreprise et de conquête.

Nous admirons pour notre part que le poète illustre T. S. Eliot et l'écrivain et l'acteur réputé Robert Speaight participent, auteur et interprète, au même effort créateur, **en vue de remettre l'homme sur le chemin perdu de l'infini et de l'éternel.**

Et c'est bien le Paradis perdu qu'Eliot retrouve, le jardin de la science et du péché ; **et c'est la marque de la chute**, renouvelée par la tentation du Malin et lavée par la sueur de l'homme.

Que ce soit dans « **The Waste Land** » (La Terre Aride, ou Vaine, ou Déserte), ou dans **Ash Wednesday** (Mercredi des Cendres), ou dans le chef-d'œuvre dramatique de T. S. Eliot « **Murder in the Cathedral** » (**Meurtre dans la Cathédrale**, qui est le drame de la mort de St Thomas Becket), ou dans l'œuvre de T. S. Eliot entière, Robert Speaight a choisi et proposé les musiques intérieures qui accompagnent le plain-chant. Et c'est une harmonie miraculeuse, que la traduction en français rend faiblement, car il faut au sens profond des phrases et des mots le vêtement natal de la langue maternelle.

Entre la pensée et le vocabulaire, il y a une correspondance, une intimité que rien ne suppléera jamais. Dans le climat anglais, T. S. Eliot nous fait l'effet d'un alliage d'Apollinaire et de Claudel et qui se situe entre l'un et l'autre. En l'honneur d'Eliot, Robert Speaight a évoqué aussi Baudelaire, comme Eliot lui-même a incorporé quelque chose de Gérard de Nerval à sa poésie :

« **Le prince d'Aquitaine à la Tour abolie...** »

Mais Eliot triomphe du « soleil noir de la mélancolie » comme on triomphe de la mort et du tombeau.

Nous restons pour notre part hanté par ce paysage de roches sèches et de stérilité de « The Waste Land », par cette recherche désespérée, puis sereine, de l'eau qui lave, de l'eau qui désaltère, de l'eau lustrale qui purifie, de l'eau des sources pour les gorges brûlantes, **de cette eau naturelle et surnaturelle enfin** sans quoi tous, tant que nous sommes, nous ne serions pas même de ces momies serrées dans leurs bandelettes.

La soif de la foi et de l'espérance dans T. S. Eliot va jusqu'à l'infini. Et l'on pense au Seigneur sur la margelle du Puits de Jacob, à cette Samaritaine à laquelle il demande à boire, et à la promesse inouïe de l'eau qui supprime la soif et qui, pour l'éternité, désaltère.

Personne, dans une poésie si humaine et familière parfois qu'elle en paraîtrait naïve si elle n'était si pénétrante et profonde, personne n'a peint mieux que T. S. Eliot « le désert de l'amour », la tristesse irrémédiable qui suit nos amours charnelles. T. S. Eliot fait alors chanter le pur amour, l'amour sacré (dans la bouche de St Thomas Becket par exemple) dans un lointain où pourraient venir des légions d'anges (et la chevauchée de Parsifal).

...Mais il y a encore cette clé qui manque, cette clé de la porte qui interdit la vue des horizons du ciel, cette chambre sans issue où est emmurée la désespérance des hommes et où, frappent des fronts qui s'affolent et se brisent...

Le mur de la mortelle incrédulité, T. S. Eliot le voit tomber comme tombèrent les murs de Jéricho. **Il participe par son chant à l'écroulement des ténèbres. De cela, Robert Speaight a aussi sa part.**

Qu'ils soient bénis l'un et l'autre parce qu'ils témoignent d'une voix grave et qui sait rester humble en faveur de la Résurrection et de la Vie.